

OÙ EST MON FILS?

Abderrahmane El Gharbi

Où est mon fils ?

Drame

Mentions légales

Les personnages et les situations de ce récit sont inspirés de faits divers, purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existant ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

Ce livre est une création originale protégée par les dispositions des lois sur le droit d'auteur. Il est protégé par copyright. La reprise du contenu de ce livre ne peut intervenir que dans le cadre de courtes citations conformément à la loi sur la propriété intellectuelle.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : xxx-xx-xxx-xxxx-x

© Abderrahmane El Gharbi

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

DÉDICACES

*À mes défunts père et mère.
À mon fils Houssam.*

CHAPITRE 1.

UN PÈRE INQUIET

Miloud faisait les cent pas. À seulement quarante-huit ans, son charmant physique et son tempérament calme le faisait paraître plus jeune. Son foyer venait de s'effondrer. Djamila, son ex-femme, avait quitté leur maison avant même le jugement du divorce, en emmenant avec elle Hamid, leur fils âgé de douze ans. Depuis ce jour, le père effondré se contentait d'observer de loin son enfant à la sortie de l'école, toujours accompagné par sa mère. Étonnamment, depuis les vacances d'été, il ne l'avait plus aperçu. Même les huissiers de justice n'avaient pu le trouver pour faire appliquer le droit de visite du père. D'après les déclarations d'Hadja Halima, sa fille Djamila et Hamid qui habitaient chez elle, demeuraient introuvables. Les amis qu'il chargeait de jouer les intermédiaires ne donnaient aucune suite, découragés par l'attitude de Halima. La vieille femme se montrait intraitable et tenait Miloud pour responsable de cette rupture, l'accusant d'être un mauvais père et d'avoir volontairement abandonné sa famille. La police, saisie par Miloud pour disparition d'enfant, lui avait déclaré que l'enfant était parti avec sa mère vers la France. D'autres sources soupçonnaient qu'elle

vivait en Belgique chez des membres de sa famille. La réponse du ministère de la justice marocain, en collaboration avec ses homologues de France et de Belgique, était négative. D'après leurs enquêtes, l'enfant ne vivait dans aucun de ces deux pays. Toutes les pistes étaient brouillées !

Aujourd'hui, après huit jours de recherches depuis la rentrée scolaire de septembre et pour obtenir des nouvelles du petit, Miloud avait rendez-vous avec Jalal, un cousin de son ex-femme. Il regarda l'heure de son portable qui affichait : 10 heures 30 minutes, lundi 9 septembre 2019. Il l'appela, mais le cousin ne décrochait pas. Miloud prit alors la décision de marcher sous l'ombre des platanes, dans la rue qui mène à son café habituel. Il regretta les anciens caroubiers séculaires qui avaient été déracinés et remplacés par ces jeunes plantations. En attendant, les nerfs tendus, il s'installa, à la terrasse du café, tout près de l'école de son fils. Le petit jardin de palmiers offrait un peu d'air frais en cette période encore estivale. Ce climat chaud mais agréable était typique d'Oujda, ville orientale du Maroc. Depuis sa chaise, il contempla la fontaine où il avait l'habitude de laisser jouer son garçon avec ses copains. De temps en temps, le petit l'interpellait de la main. Regarde papa, disait-il avec joie. Et il se mettait sous les jets d'eau en criant. C'étaient des moments d'exaltation infinie. Malgré le temps doux et clair, ses idées angoissantes prirent le dessus. Le bruit des jets d'eau ne s'accompagnait plus, comme d'habitude, des rires de son garçon. Son ancienne épouse et son ex-belle-mère étaient déterminées à lui voler ce qu'il avait de plus précieux, son

fil. Deux ans avant leur divorce, Miloud avait déjà remarqué le changement de comportement de celle qui était sa femme : la plupart du temps, elle tenait le petit éloigné de lui. Il se remémora également le comportement bizarre de son ex-femme lorsqu'elle critiquait et rabaisait le petit continuellement et lui faisait mal sans raison. Excédé par la conduite de son ex-femme, Miloud avait pris d'instinct la défense d'Hamid. *Au lieu de ces commentaires acerbes, apprends-lui comment faire, lui répétait-il. D'ailleurs, il n'en avait pas besoin puisqu'il était très bien noté par ses maîtresses d'école*, pensait Miloud, le cœur serré. Il se rappela également cette phrase intrigante et effrayante que lui avait dite son ex-épouse un jour, lorsque le petit avait encore trois ans. L'enfant se tordait de douleur devant elle et elle paraissait indifférente. Miloud lui avait fait remarquer cette insouciance, elle avait murmuré en laissant échapper cette brève prise de conscience : *Mais moi je ne sens pas les autres comme toi*. Elle n'avait pas d'empathie ! À cette pensée, il poussa un gémissement de colère, à haute voix, oubliant qu'il était en public, en disant : *Maintenant le pauvre petit est seul, sans que je puisse le défendre, il est à la merci de son bourreau de mère*. Miloud en avait la certitude, Hadja Halima avait bel et bien tout orchestré, du divorce jusqu'à la disparition. Sinon pourquoi toutes ces manigances ? Pourquoi le lui cacher ? Miloud passait toutes ses journées à craindre le pire. Et si son ex-belle-mère se vengeait sur lui à travers son fils ? Il se rappela ses menaces gratuites. La vieille femme aigrie le haïssait depuis qu'on lui avait rapporté certaines critiques qu'il avait malencontreusement prononcées à son sujet.

Tout ça, bien avant la première dispute avec son épouse. Il se représentait son garçon si malléable. Son cœur se mit à résonner dans sa poitrine et son estomac se tordit. *Je dois sauver mon enfant coûte que coûte, se répétait-il. Enfin, je pense trop et cela m'angoisse et me rend malade*, réalisa-t-il en retournant au présent.

Toujours attablé, il observait le chemin de l'école et la maison d'en face pour guetter l'arrivée de son fils ou d'une personne susceptible de le renseigner. Les feux passaient du rouge au vert et du vert au rouge, ils orchestraient un balai sonore composé de bruits de moteurs, de crissements de pneus et de klaxons. Le garçon de café le sortit de sa torpeur.

— Bonjour monsieur. Je vous sers quelque chose, proposa-t-il en nettoyant la table, chemise blanche et nœud papillon noir.

— Un café au lait, s'il vous plaît.

L'odeur particulière du narguilé provenant de l'intérieur du café où des groupes de jeunes discutaient en dégustant, à tour de rôle, la fumée parfumée, parvenait jusqu'à lui. L'image de son fils ne le quittait plus. Il se rappela ce jour où, de retour chez lui d'un long voyage, alors que le petit n'avait que trois ans, celui-ci lui apporta un tapis et invita son père à s'asseoir à côté de lui en disant : *Viens, on s'assoit comme deux amis qui s'aiment*.

Il n'en croyait pas ses yeux, envahi par une joie comme il n'en avait jamais ressentie ! Cet enfant de trois ans, beau et intelligent, était toute sa vie. Le téléphone posé sur la table se mit à vibrer et fit sortir Miloud de son doux souvenir. Il s'en saisit rapidement et répondit d'un ton empressé :

- Oui, Jalal.
- Où es-tu ? demanda celui-ci.
- Je suis au café *Les Amis*, en terrasse.
- Attends-moi.

Il apprécia l'amertume de la boisson chaude au contact de sa langue.

Il attendit en passant en revue, comme il l'avait déjà fait mille fois, tous les endroits où elle et l'enfant pouvaient se trouver. Comment en était-il arrivé là ? Lui qui ne cherchait qu'à plaire à cette femme, se trouvait abandonné. Personne ne prendrait la peine de le croire. Miloud était connu comme étant un homme plutôt moderne et féministe. Il avait même joint le mouvement des droits économiques et sociaux de la femme marocaine, ce mouvement qui avait abouti au changement du code de la famille. Comment porter plainte contre une femme, alors que c'étaient les femmes les victimes d'injustice et d'inégalité dans la société marocaine ? Sa situation était contraire à ses convictions politiques. Il se trouva gêné dans ce conflit. Son camarade arriva, le sourire aux lèvres. Ce dernier étant courtier en affaires, il restait souvent disponible. Miloud lui apportait des opportunités contre rémunération. La trentaine, dynamique, il avait l'allure d'un jeune sportif avec jean et chaussures de sport. Il lui lança :

- Elle est partie seule en France.

Miloud se leva en s'exclamant :

— En France ? Seule ? Mais on m'avait dit qu'il était parti avec elle. Tu m'annonces enfin une bonne nouvelle. La meilleure de ma vie. Mon fils va me revenir, enfin.

Ses inquiétudes se dissipèrent et Miloud sentit se propager en lui une certaine extase. Il savait que la loi marocaine accordait la garde de l'enfant au père si la mère venait à quitter le territoire sans le consentement écrit de son ex-mari. Djamila venait de commettre une grave erreur et c'était lui qui allait désormais se charger de la garde de son fils.

— Mais où est mon fils ? Puisqu'il n'est pas parti avec sa mère, il faut le ramener chez moi, s'écria Miloud au comble de la joie.

— Suis-moi, lui demanda le neveu de son ex-belle-mère. On va le savoir dans un instant.

Miloud ne se fit pas prier, il régla l'addition et le suivit à la hâte, ravi de tant de spontanéité. Il allait enfin savoir où se trouvait son enfant. Alors qu'ils arrivaient devant la maison de Halima, Miloud remarqua aussitôt celle-ci sur le pas de la porte. Sa belle-mère s'apprêtait visiblement à sortir. Tandis que Jalal se dirigea vers elle, Miloud resta en retrait au coin de la rue. Il les observa. La vieille dame finit par sortir, en vêtements traditionnels larges et amples, foulard et écharpe sur les épaules. Elle dégageait l'allure d'une dame musulmane respectable. *Espèce d'hypocrite*, pensa Miloud. À chaque fois qu'il l'apercevait, il éprouvait du dégoût. Il ne pouvait s'empêcher de penser aux sorcières des contes de fées qu'il lisait à Hamid. Jalal embrassa sa tante. Ils discutèrent un moment avant de se quitter.

Son ami revint et rapporta à Miloud ce qu'elle lui avait annoncé : sa fille était bien partie en France avec son mari.

— Ce qui signifie qu'elle est actuellement en France avec toi et que vous avez laissé votre enfant ici pour qu'il puisse continuer sa scolarité, expliqua-t-il avec une moue d'étonnement, en étouffant un rire.

Premier gros mensonge puisque Miloud ne voyageait pas avec elle. Son ex-belle-mère cachait ainsi à son neveu le divorce de sa fille, car divorcer est considéré avec honte dans la culture marocaine. Cette femme ne pouvait s'empêcher de mentir sans raison, même avec les autorités marocaines, en leur divulguant de fausses informations à propos d'Hamid et sa mère.

— Elle vient de partir, peut-être pour aller chercher ton fils à l'école.

— Alors suivons-là. Nous allons vérifier, dit Miloud.

Ils la filèrent en empruntant chacun une rue différente. Pour ne pas être repéré, Miloud choisit la voie la plus animée. Les deux chemins les conduisirent à l'école. Quelques instants plus tard, ils se rejoignaient. Jalal vit Halima monter dans une voiture dans laquelle il crut reconnaître le fils de Miloud. Il n'était pas bien visible de l'extérieur. Cette voiture appartenait à une autre cousine. Malheureusement, il était trop tard pour la poursuivre. Décidément, son ex-belle-mère continuait à brouiller les pistes, pensa Miloud, le cœur serré. Pourquoi ne le ramenait-elle pas à la maison? Si l'enfant revenait de l'école, de laquelle s'agissait-il puisqu'il n'était plus dans son établissement habituel? Où allait-elle le conduire maintenant? Autant de questions sans réponses qui se bousculaient dans la tête de Miloud. Que faire pour les résoudre?

CHAPITRE 2.

LA QUÊTE CONTINUE

Après une nuit de sommeil mouvementé, dans sa maison où tout lui rappelait son fils et après ses efforts vains de la veille, Miloud se remit à surveiller la maison de son ex-belle-mère. Dès sept heures du matin, la rue était vide, peu de passants y circulaient à cause de la canicule. Assis dans sa voiture qu'il avait pris soin de garer à l'ombre d'un arbre, il observait par une vitre ouverte. Vers dix heures et demi personne n'était encore sorti de la maison. C'était une construction traditionnelle dont la façade était un mur haut, sans fenêtres, qui abritait les différentes pièces et une cour intérieure arborée. En face, un large carrefour donnait sur plusieurs ruelles dont certaines étaient piétonnes. Le chant d'une cigale rompait de temps à autre le silence qui régnait sur le quartier. Déçu et impatient, il appela une connaissance proche de la belle-famille qu'il avait chargée d'enquêter sur son fils. Celle-ci lui précisa que personne parmi les voisins n'avait vu son enfant dans les environs depuis plusieurs jours. Son anxiété monta d'un cran. Sachant qu'à midi personne ne sortirait, il quitta son poste d'observation et rentra chez lui dans l'espoir de se reposer. Une boule compressait son ventre empêchant désormais

tout appétit d'apparaître. L'après-midi, il fit à nouveau le guet. Il avait garé sa voiture un peu plus loin pour ne pas attirer l'attention. Ses idées noires reprirent le dessus et il ne put s'empêcher de penser à tous ces faits divers et à tous ces enfants victimes d'homicides. Des mères se vengeaient de leur ex-mari en prenant pour cible leur progéniture. D'autres femmes célibataires faisaient disparaître leur bébé pour éviter la honte provoquée par le regard des proches et celui de la société lui confirmant que ces dernières pouvaient sacrifier leur fils par égoïsme. Il imaginait bien son ex-belle-mère faire la même chose horrible. Sinon pourquoi toutes ces manœuvres en secret ? Pourquoi l'empêcher de voir son fils ? Ce qu'il voulait, c'était seulement pouvoir maintenir le contact avec lui pour son intérêt et comme la justice l'y avait autorisé. Était-ce de la paranoïa de tout dramatiser ? Apercevant un garçon du même âge passer sur la place, Miloud l'intercepta :

— Eh fils ! Approche, approche s'il te plaît.

— Oui, *'ammi*¹, que veux-tu ? répondit le petit aux yeux brillants et attentifs, habillé léger avec son short gris et ses espadrilles blanches.

— Est-ce que tu me reconnais ?

— Tu es le papa de mon copain Hamid. Nous jouons parfois ensemble.

— Exact, c'est mon fils. Va frapper à sa porte et appelle-le, s'il te plaît. Je t'attends ici. Tu me diras si tu l'as vu.

— Oui, j'y vais.

1 – *'ammi* : Cousin.

L'enfant courut, frappa à la porte, échangea quelques paroles avec Halima qui apparut sur le seuil, puis repartit dans l'autre direction, toujours au pas de course. La femme avec son large foulard et une écharpe jaune sur les épaules malgré la chaleur, le suivit de loin. Elle se posta au coin de la rue de façon à le surveiller en cachette, seul son œil dépassait du mur. Elle ressemblait à une fillette à l'esprit dérangé, emprisonnée dans un corps d'adulte ! Ce qui remplit Miloud d'inquiétude. Une fois le gosse hors de sa vision, elle regagna sa maison, nonchalamment. Les soupçons de Miloud redoublèrent. Quelques minutes plus tard, l'enfant le rejoignit. Il avait dû sentir un problème car il avait emprunté une autre rue.

— Cette dame m'a dit qu'Hamid allait rentrer à dix-sept heures.

— Comment était-il quand tu l'as vu la dernière fois ?

— Bien. On a joué ensemble il y a deux semaines, je crois.

— Tu ne vas pas à la même école que lui ?

— Non.

— Tu m'appelles, quand tu le verras ? Voici mon numéro de téléphone.

Il lui remit sa carte de visite.

— Oui. Bien sûr. J'habite au numéro 37, dans cette rue.

Il montra une ruelle à gauche avec son index.

— Merci petit.

Ce dernier s'en alla en courant. Alors, qui croire ? Le pauvre père continua quand même à faire le guet,

espérant voir son fils. *Si Hamid rentre de l'école, comme elle l'avait dit à Djamal, le cartable en témoignera, alors j'irai au tribunal pour demander son retour immédiat dans son établissement habituel. L'avocat m'en a parlé et m'a expliqué l'exercice de mon autorité parentale. Ensuite je déposerai une plainte pour m'attribuer la garde exclusive d'Hamid, au vu du départ de sa mère en France. C'est la loi*, pensait-il sans se douter que la loi pouvait être transgressée, parfois impunément. Il décida de ne pas se laisser faire. Il souffrait trop et ne pouvait tolérer de savoir son enfant utilisé comme une vengeance à son égard. Cette intuition l'emportait sur son raisonnement.

Les heures passèrent sans que personne ne rentre ou ne sorte de la maison. L'ombre des bâtiments s'allongea peu à peu et finit par envahir tout l'espace. Le soleil disparut derrière les murs. Soudain le temps changea. La fraîcheur tomba et Miloud remonta le col de sa veste. Le bruit des rares voitures de ce quartier résidentiel s'estompa. Les cigales se turent. L'odeur des orangers sauvages chatouillaient les narines de Miloud. Les minutes passaient et son angoisse grandissait. *Mon pauvre petit, où es-tu ?* se lamenta-t-il. Il eut un flash et se souvint du moment où son fils partait dormir en l'embrassant sur la joue et lui disant : *Bonne nuit papa*.

Comment pourrait-il dormir ce soir sans ce geste ? Rompant la tranquillité de la rue, le bruit des pas de Majid, son beau-frère et oncle de Hamid, amplifié par le calme du quartier, alerta le guetteur. Vêtu d'une légère djellaba blanche, il se dirigeait vers la ruelle menant à

la mosquée toute proche. Le *muezzin*² venait justement d'annoncer la prière du *maghrib*³. Miloud sortit de la voiture et intercepta son beau-frère.

— *Salam aleykoun*, dit-il en tendant la main.

— *Wa aleykoun salam*, répondit celui-ci en lui serrant la main froidement, l'air hautain.

— Je cherche mon fils.

— C'est maintenant seulement que tu le cherches ?

— J'ai envoyé les huissiers de justice chez vous pour le chercher sans résultat. Je ne l'ai pas vu à l'école non plus.

— Eh bien, attends-le là-bas, conclut Majid, en reprenant son chemin vers la mosquée.

Après quelques enjambées, Majid rebroussa chemin et retourna à la maison. Miloud lui emboîta le pas. Il crut qu'il allait s'informer auprès de sa mère. Celle-ci était le maître absolu de la famille. Comme la porte était restée ouverte derrière le beau-frère, Miloud passa la tête et se pencha à l'intérieur. Il vit que la femme de ce dernier était sortie de la cuisine. Il profita de l'absence de Majid pour chuchoter vers elle, comptant sur sa discrétion et son aide :

— S'il te plaît, où est Hamid ?

Elle ne répondit pas. À bout de nerfs après cette longue journée d'attente et d'efforts vains, il recula et se mit à crier :

— Où est mon fils ? Je veux mon fils !

2 – *Muezzin* : Personne qui annonce la prière

3 – *Maghrib* : coucher du soleil.

La vieille apparut dans la pénombre, sur le seuil de la porte. Elle lui ordonna d'entrer par un geste fébrile de ses deux mains. Méfiant, Miloud resta dehors et continua à réclamer son fils :

— Où est mon fils ? Je veux voir mon fils.

L'ex-belle-mère, ses deux filles et son fils se précipitèrent vers Miloud en lançant des injures et des menaces à son égard. Majid, un homme frileux, à la taille élancée mais courbée, avança le premier à grandes enjambées.

Halima criaît, elle s'approchait à pas rapides, les cheveux dispersés, le foulard sur la nuque :

— C'est toi qui as poussé ma fille à fuguer. Rends-moi ma fille ! Et tu n'as jamais aidé ton fils. Il ne te reconnaît plus. Va te faire voir ailleurs.

Toujours ses injonctions contradictoires, *Rends-moi ma fille invite à la discussion alors que vas te faire voir ailleurs ordonne plutôt le rejet*, remarqua Miloud. Ce discours était perturbant. Il n'avait pas le temps de réfléchir. L'une des filles vociféra :

— Tu les as abandonnés, espèce de con, père indigne !

Quel retournement de situation, puisque c'était sa sœur qui l'avait abandonné et non l'inverse ! Des curieux s'attroupèrent sur les lieux. Déçu et désespéré, Miloud garda son calme, rebroussa chemin et chercha à rejoindre sa voiture toujours garée au milieu de la place. Majid le rattrapa, l'empoigna fermement par le col et lui décocha un violent coup de poing que Miloud esquiva sans peine. Surpris par cet assaut soudain, il se contenta d'éviter les suivants, tout en restant vigilant. Il pensait aux coups qu'il devait contourner et ceux qu'il

pourrait asséner à son adversaire. Il s'étonna d'être si alerte et serein, son corps soudainement rempli d'adrénaline. Il prit juste le temps de regarder derrière lui, c'est alors qu'il vit son ancienne belle-mère et ses filles foncer dans sa direction. La vieille avec ses gros seins qui se balançait tenait une matraque à la main. Il l'entendit crier avec rage :

— Laissez-le-moi ! C'est moi qui frappe.

Alors qu'il continuait à lutter face à son ancien beau-frère, il sentit un violent coup derrière la tête et perdit instantanément connaissance.

CHAPITRE 3.

QUAND LA VIE BASCULE BRUSQUEMENT

Miloud se réveilla étourdi et se passa la main derrière la tête. Elle était douloureuse, comme si elle avait été serrée dans un étau. Il réussit à ouvrir les yeux et fut surpris de se retrouver dans une petite pièce, sur un matelas une place collé contre un mur. Il reposait sur un lit d'hôpital, sans aucun doute. Des équipements médicaux étaient disposés dans la pièce : un pied de perfusion pour le sérum, une table de lit munie de roulettes, une table de chevet, un luminaire orientable fixé au mur et une sonnette pour appeler l'infirmière. L'odeur, un mélange de désinfectant, de javel et de médicaments, remplissait l'atmosphère. Il réalisa alors qu'il était hospitalisé. Il se rappela la dispute, mais ne se souvenait d'aucune blessure ou de coup justifiant un séjour dans un tel établissement. Il se sentait étourdi, sans doute à cause des médicaments administrés à son arrivée.

Des paroles lui parvenaient. Derrière la porte, deux hommes, probablement des employés hospitaliers, discutaient entre eux :

— Le 308 n'est pas encore réveillé ? demanda l'un d'entre eux entrouvrant la porte et jetant un œil dans la pièce. Miloud ferma aussitôt les yeux, faisant semblant

de dormir encore pour gagner quelques instants de tranquillité. La porte se referma.

— Est-ce qu'on le réveille ? demanda l'autre.

— Il vaut mieux attendre l'arrivée du médecin. Il est peut-être gravement atteint et c'est un détenu de la police.

— Une bagarre ?

— Il a été arrêté cette nuit pour violation de domicile.

— C'est très grave, il encourt la prison à vie, le pauvre.

— Il est peut-être dangereux. C'est un crime qu'il a commis. Nous devons faire attention. Rappelle-toi, le mois dernier, un détenu s'est enfui de l'hôpital en blessant gravement les gardiens et les infirmiers.

L'étonnement de Miloud s'agrandit. Est-ce bien de lui qu'on parlait, songea-t-il, perplexe. Lui, un criminel dangereux ? L'ironie du sort, accablé par la disparition de son cher fils, le voilà soupçonné de crime ? Un frisson de stupeur parcourut tout son corps.

— La garde des détenus relève de la responsabilité des autorités judiciaires. Ce n'est pas mon job. Et je ne m'expose pas à une bagarre avec des criminels qui peuvent être dangereux, surtout que l'on n'a même pas d'unité cellulaire. Il pourrait vraiment s'évader.

— Il a été ramené ici par les flics ?

— Oui. Il a été admis par le médecin des urgences comme détenu blessé. Il était inconscient. Il doit être examiné sous la responsabilité du médecin chef du service. C'est lui qui décidera si on doit le garder ou l'envoyer en prison.

— Alors il n'aura aucune permission de sortie.

— Il était armé ?

— Une arme blanche. Un couteau. Il fait partie des objets consignés dans le procès-verbal d'admission.

Miloud n'en revenait pas, il ne pouvait pas croire ce qu'il entendait.

Et une arme en plus ? Quelqu'un l'avait fourrée dans ses affaires. *C'est une machination de l'un des membres de la belle-famille !* songea Miloud, horrifié par la gravité des charges fabriquées contre lui.

— Cela ne nous regarde pas. C'est à la justice de décider si une personne est coupable ou non. On soigne tout le monde sans exception. Point barre.

Miloud fut envahi par la peur. Il avait l'impression de vivre un cauchemar.

La porte s'ouvrit. Le médecin entra, reconnaissable à sa tenue impeccable : blouse médicale blanche, manches longues, une poche de poitrine où était accroché une lampe-stylo, les sabots antidérapants et enfin le stéthoscope pendant au cou. Une infirmière en tenue de couleur bleu marine l'accompagnait. Elle poussait un chariot contenant les instruments médicaux.

Miloud se crut dans une série télévisée. Après ce qu'il venait d'entendre, il fut pris de panique. Son cœur se mit à battre la chamade. Comment faire ? Fuir ? Détourner l'attention de ces personnes en simulant une perte de connaissance afin qu'ils le gardent dans cet hôpital le plus longtemps possible ?

— Combien voyez-vous de doigts ? questionna le docteur, en plaçant sa main ouverte devant les yeux du patient.

— Où est mon fils ? gesticula Miloud d'une voix plaintive en hochant la tête de droite à gauche, les yeux remplis de larmes.

— Reprenez-vous, monsieur. Je m'occupe de votre santé. Une fois guéri, la police vous rendra visite. Combien voyez-vous de doigts ?

— Quatre, répondit Miloud, qui ne savait pas mentir.

— Avez-vous des douleurs ?

— Oui, là, derrière de la tête.

— Relevez le buste doucement.

Le médecin palpa la région cervicale, tout en questionnant :

— Des douleurs à l'épaule ? Au dos ? Au bras ? Tournez légèrement la tête. Comme ça... Des vertiges ?

Miloud répondait par la tête.

— Descendez du lit, s'il vous plaît et tenez-vous debout. Ça tourne ?

Miloud se releva, étourdi, manquant de tomber, il s'agrippa au bras du médecin en disant :

— Vous me faites perdre du temps, Docteur. Il faut sauver mon fils d'urgence.

— Vous voyez net, flou ? Asseyez-vous. Ouvrez la bouche, s'il vous plaît.

Miloud fut soulagé de pouvoir s'asseoir. Le médecin abaissa sa langue et ausculta l'intérieur de sa bouche. Il dirigea le faisceau de lumière sur le fond de sa gorge. Il examina ses yeux et plaça le stéthoscope sur différents endroits de sa poitrine et de son abdomen. Il écouta son cœur et ses poumons tout en continuant à poser ses questions.

— Que vous est-il arrivé ?

— Je cherche mon fils. Il a disparu. Il est peut-être très malade. S'il vous plaît demandez à la police de vous le présenter pour consultation. Ils ne m'écoutent pas moi. Il est en danger.

— D'accord, d'accord, on verra ça plus tard. Et vous, que vous est-il arrivé ?

— Je me suis disputé avec les membres de ma belle-famille. C'était hier, je crois. Ils s'en sont tous pris à moi dans la rue. Et d'un seul coup, je me suis évanoui. Je ne me souviens de rien. En me réveillant, je me suis retrouvé ici.

Le médecin lui donna un coup de son marteau à réflexes sur le genou. La jambe de Miloud bondit en avant.

— Vous avez reçu un sérieux coup sur la région cervicale. Sentez-vous des fourmillements dans les bras ? Tournez la tête. Rien de grave au premier examen. Nous allons seulement réaliser quelques radios pour vérifier l'absence de lésions osseuses ou autres.

L'infirmière aida Miloud à s'installer dans un fauteuil roulant et, accompagnée d'un gardien de sécurité, elle le conduisit à la salle de radio. Même assis, la tête de Miloud tournait et il ne réalisait toujours pas ce qui lui arrivait. Il avait l'impression de vivre un cauchemar.

À son retour dans sa chambre, l'infirmière lui administra une injection locale. Et il eut droit à un petit déjeuner qu'il avala sans appétit. Les aliments, pourtant insipides, lui firent du bien. Il se releva malgré sa tête douloureuse et il se mit à marcher à pas rapides, en tournant dans sa minuscule pièce, comme un lion en cage. Sa respiration était saccadée. Les pensées se

bousculaient dans sa tête. Il ne supporterait pas la police et l'interrogatoire qu'il allait devoir affronter. Surtout, il s'imaginait mal aborder le vrai problème : le sort de son fils. Dans quel pétrin s'était-il fourré ? On l'accuserait de violation de domicile et il n'avait toujours aucune nouvelle de son fils. *Mon dieu*, pensait-il, *et si les membres de sa belle-famille se vengeaient sur son petit ?* En croyant que lui, le père, avait cherché à les humilier. Il savait par expérience qu'ils ne supporteraient jamais une humiliation. Il soupçonnait son ex-belle-mère de faire partie de ces personnes atteintes par ce trouble sévère du comportement, tenant à leur image avant toute chose. Il se rappela une discussion avec leur autre gendre au cours de laquelle il avait osé porter un jugement sur leurs étranges façons d'agir. Ces souvenirs renforcèrent ses craintes sur le sort de son fils. Des voisins lui avaient raconté que son fils était toujours seul et ne parlait jamais à personne, étroitement surveillé. Miloud était sûr que sa belle-famille montait son propre fils contre lui, qu'elle lui répétait des choses pour le rendre haïssable. Comment pouvait-il déjouer ces manipulations et sauver son fils ? Il pensait à fuir de l'hôpital pour aller cette fois chercher son enfant de force.

CHAPITRE 4.

GARDE À VUE

Dès l'après-midi, après l'examen des radios et une dernière auscultation, le médecin signa l'ordre de sortie de l'hôpital. Miloud apprit qu'il était placé en garde à vue à cause d'une plainte déposée par son beau-frère. Ce dernier l'accusait d'être entré par effraction à son domicile. Escorté par les policiers et l'infirmier, il s'acquitta des frais d'hospitalisation et récupéra ses objets personnels à la réception de l'hôpital. Il agissait comme un automate, obéissant à ce qu'on lui disait, le regard hagard. L'infirmier compatissant eut pitié de lui et lui chuchota à l'oreille :

— Tu dois nier l'entrée par effraction dans la maison. Ils n'ont aucun témoin. Ils t'ont frappé à l'extérieur de leur maison. Un témoin m'a raconté la scène de la dispute.

Miloud hocha la tête et le remercia.

— Tu peux appeler ton avocat avant l'interrogatoire de la police, continua le sympathique infirmier.

— Allez, ordonna le policier, on embarque le prisonnier.

— Mais qu'est-ce que j'ai fait ? Où m'emenez-vous ? protesta Miloud qui s'éveilla enfin de

l'étourdissement provoqué par les médicaments, les traits tendus par la colère,

— On t'expliquera cela au poste de police. Maintenant tends tes bras.

Miloud s'exécuta. On le menotta, le fit sortir de l'hôpital et l'installa dans une voiture de police. Assis entre deux policiers, Miloud vivait un cauchemar. Il réalisa une fois de plus la méchanceté de son ex-belle-mère. *Comment peut-on être haineux à ce point ?* songea-t-il, stupéfait. Il comprenait maintenant pourquoi elle lui avait fait signe d'entrer. Elle voulait lui tendre un piège. C'était une femme dangereuse et cruelle. Non contente de le priver de son fils, elle avait tout manigancé pour l'envoyer en prison. Quelle manipulatrice !

Il était vingt-deux heures lorsque la voiture de police arriva au poste. Dans une vaste salle, des détenus attendaient assis sur des banquettes en bois. C'était le cortège habituel des noctambules, celui des clochards, des ivrognes et des chauffards. Majid et sa sœur étaient déjà arrivés. Ils avaient déposé leur plainte et terminé leur déposition.

« Il frappa, pleura et se plaignit le premier », dit un proverbe marocain. Quelle honte pour Miloud de se présenter ainsi devant ses agresseurs, les mains menotées ! Il ne put soutenir leur regard et détourna la tête en les voyant.

— C'est lui, dit l'ex-belle-sœur, en désignant Miloud du doigt.

L'inspecteur de police qui dirigeait la déposition fit signe à l'accusé d'approcher et de s'asseoir. C'était

un jeune en civil, corpulent, grand aux traits juvéniles inexpressifs.

— Ces personnes portent plainte contre vous.

— Injuste ! protesta sans attendre Miloud. C'est moi la victime, j'ai même un certificat médical qui prouve mon innocence, lâcha-t-il sans même reprendre son souffle.

— Vous êtes accusé d'infraction de violation de domicile.

— Ce n'est pas vrai ! J'allais prendre des nouvelles de mon fils parce qu'ils refusent que je le voie.

— Et tu attends qu'il fasse nuit pour voir ton fils ? Circonstance aggravante.

L'inspecteur de police lui remit un téléphone portable. Tu peux contacter quelqu'un de ta connaissance. Alors il en profita pour composer le numéro de téléphone de son avocat, devenu un ami qui, auparavant, l'avait également accompagné durant sa procédure de divorce. Après plusieurs sonneries Maître Adil répondit enfin.

— Allo, qui est-ce à l'appareil ?

— C'est moi, Miloud Malik. Je t'appelle parce que je suis au poste de police. J'ai été arrêté, mais je suis la victime.

Il s'éloigna de quelques pas, puis continua à voix basse :

— J'ai été frappé par les membres de ma belle-famille. Et c'est moi qu'on emprisonne car on m'accuse à tort d'être entré chez eux par effraction.

— C'est une grave accusation, répondit l'avocat.

— Pourquoi on me retient ici ? Je suis innocent, je veux seulement savoir où est mon fils qui ne va plus à l'école.

— Pour le moment tu es un suspect. Tu es placé en garde à vue, le temps que la police puisse réaliser son enquête et pour t'empêcher de trouver des faux témoins ou manigancer des preuves. Ils souhaitent s'assurer également que tu te présenteras bien devant le procureur du Roi. Ce n'est pas une peine, comprends bien. C'est l'officier de police qui a prononcé cet ordre de te placer en examen médical ?

— J'étais inconscient, j'ai été assommé. Mais l'officier ne m'a pas expliqué cela.

— Il aurait dû. C'est un vice de procédure que nous pourrons utiliser plus tard contre cette détention abusive.

— Quand est-ce que l'on va me présenter au procureur du Roi ?

— En principe dans les vingt-quatre prochaines heures, mais c'est déjà le week-end. Tu devras donc attendre lundi, je te verrai alors là-bas. Dès maintenant, tu peux être auditionné. Donc ils vont t'écouter et établir un procès-verbal. Évite de dire des choses compromettantes. Comme par exemple, que tu es entré dans la maison. Tu étais dehors, n'est-ce pas ?

— Oui c'est cela. J'étais dans la rue lorsque j'ai rencontré mon ex-beau-frère. Nous étions près de leur maison et je parlais avec lui quand tous les membres de sa famille m'ont assailli et m'ont frappé.

— Nous reparlerons de tout cela ensemble. S'ils n'ont aucune preuve contre toi, c'est leur parole contre la

tienne. Tes blessures plaident en ta faveur. Rassurez-toi, nous allons arranger cette affaire.

— Merci maître. À lundi.

Miloud raccrocha. Il se rassit. Le jeune policier fit signe aux plaignants de s'éloigner. Il nota les réponses de Miloud. Plus loin, dans un couloir, ce dernier aperçut son ex-belle-sœur discuter avec un autre officier qu'elle connaissait visiblement. Ils parlaient et riaient. Elle avait l'air détendue comme en présence d'une connaissance ou d'un proche parent. Elle était habillée d'une djellaba légère et serrée qui mettait en forme sa silhouette aux contours féminins et ses cheveux longs ondulaient derrière sa nuque. L'officier en costume civil et cravate paraissait un haut gradé et elle s'exhibait près de lui, l'air hautain pour faire peur et intimider son ex-beau-frère redevenu l'ennemi à abattre après le divorce avec sa sœur. L'inspecteur qui avait fini d'écouter Miloud dit à celui-ci, en se levant et pour mettre fin à l'interrogatoire :

— Vous avez de la chance qu'ils ne vous aient pas poignardé et laissé pour mort, car ils seraient acquittés pour légitime défense et pour avoir défendu leur domicile.

Puis, il lui ordonna de s'asseoir sur la banquette avec les détenus de la nuit, tandis que ses accusateurs et agresseurs furent relâchés. La salle était très vaste, aux murs brunis et fissurés par endroits, non repeints depuis longtemps. Elle dégageait, malgré les fenêtres ouvertes, une odeur douceâtre et âcre, un mélange provenant de corps mal lavés, de sueur froide et de restes de mauvais repas jonchant les coins de la pièce. Il s'assit sur la banquette partagée par ces détenus de la nuit (la plupart